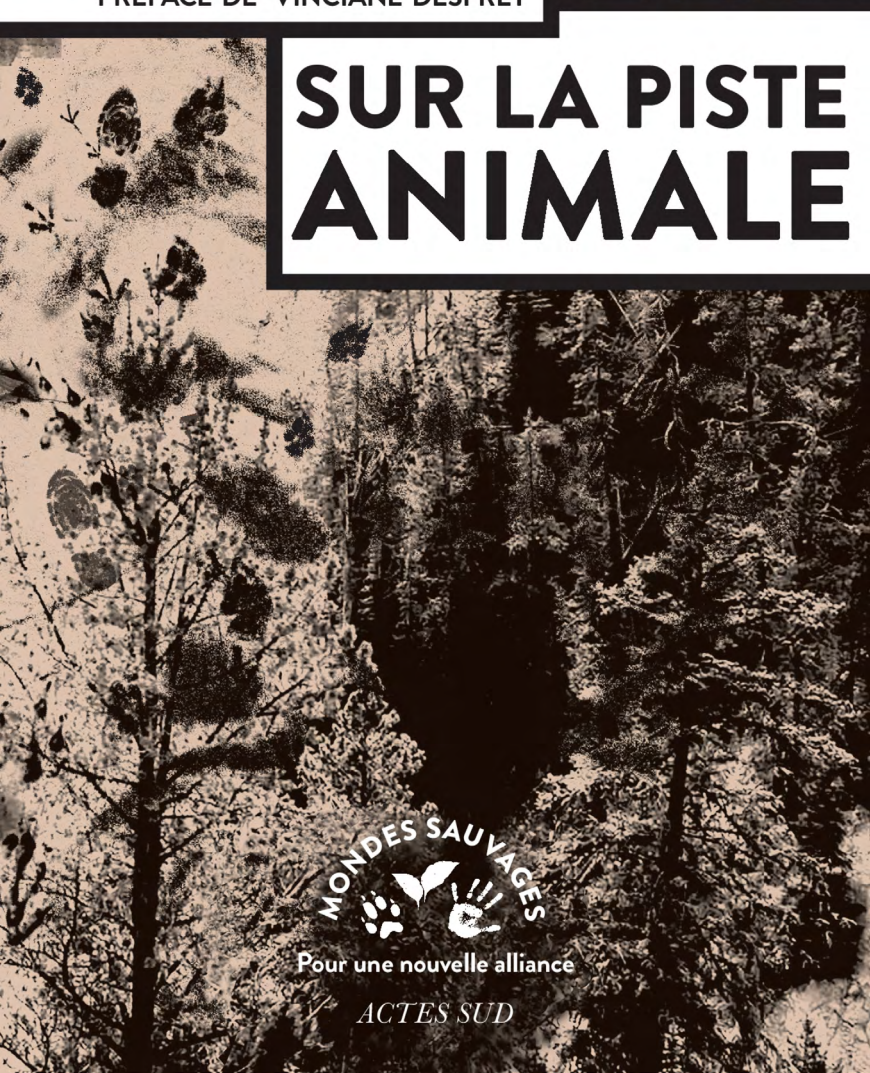


BAPTISTE MORIZOT

PRÉFACE DE VINCIANE DESPRET

SUR LA PISTE ANIMALE



MONDES SAUVAGES

Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

“MONDES SAUVAGES” POUR UNE NOUVELLE ALLIANCE

La nation iroquoise avait l’habitude de demander, avant chaque palabre, qui, dans l’assemblée, allait parler au nom du loup.
Il n’y a malheureusement plus d’Iroquois, mais la collection “Mondes sauvages” souhaite offrir un lieu d’expression privilégié à tous ceux qui, aujourd’hui, mettent en place des stratégies originales pour être à l’écoute des êtres vivants. La biologie et l’éthologie du XXIe siècle atteignent désormais un degré de précision suffisant pour distinguer les individus et les envisager avec leurs personnalités et leurs histoires de vie singulières. C’est une approche biographique du vivant. En allant à la rencontre des animaux sur leurs territoires, ces auteurs partent en “mission diplomatique” au cœur du monde sauvage.
Ils deviennent, au fil de leurs expériences et de leurs aventures, les meilleurs interprètes de tous ces peuples qui n’ont pas la parole mais avec lesquels nous faisons *monde commun*. Parce que nous partageons avec eux les mêmes territoires et la même histoire, parce que notre survie en tant qu’espèce dépend de la leur, la question de la cohabitation et du vivre-ensemble devient centrale. Il nous faut créer les conditions d’un dialogue à nouveaux frais avec tous les êtres vivants, les conditions d’une *nouvelle alliance*.

Crédit iconographique : OSI Panthera

Série dirigée par Stéphane Durand

© ACTES SUD, 2018
ISBN 978-2-330-10116-9

BAPTISTE
MORIZOT

SUR LA PISTE ANIMALE

Préface de Vinciane Despret

MONDES SAUVAGES
Pour une nouvelle alliance

ACTES SUD

PRÉFACE

“Où allons-nous demain ?”

Où irez-vous demain, ou le jour d’après, ou encore la semaine prochaine, quand vous serez arrivés aux dernières pages de ce livre ? Peut-être serez-vous de ceux à qui adviendra cette étonnante expérience d’être touché, contaminé, infecté par ce qui l’anime. J’aurais pu écrire : “par l’aventure qui l’anime”, mais je me méfie un peu de ce que ce mot peut charrier d’exotisme épique ou de scénario prévisible. Sans doute décrirais-je mieux ce que Baptiste Morizot nous propose en mobilisant le beau terme d’*initiation*. Car être initié, ou le devenir, évoque l’idée de faire connaissance avec quelque chose ou, plus précisément, avec l’art qui autorise cette connaissance, et cette idée elle-même renoue, par-delà les siècles, avec l’expérience de participer aux Mystères, comme la cultivaient les paganismes anciens.

Ainsi donc, ce livre se propose de nous initier à un art, bien particulier, qui lapidairement pourrait se définir comme *l’art de faire de la géopolitique en pistant des invisibles*. Certes, dit comme cela, on pourrait s’effrayer – et se demander s’il est bien raisonnable d’avoir laissé le soin de cette préface à quelqu’un qui hésite devant le mot “aventure” mais mêle sans frémir “géopolitique” et “invisibles”.

Formes d’invisibilité : “Tu ne peux pas exister sans laisser de traces”

Pourtant, rien de plus concret, de plus proche du sol et de la vie que le projet de Baptiste Morizot. C’est la proposition la plus terre à terre que vous puissiez imaginer, littéralement, une proposition qui demande de chausser de bonnes chaussures et de marcher, mais qui surtout conduit à réapprendre à fixer le sol, à regarder la terre, à lire les taillis, les herbes foulées et les fourrés obscurs, à scruter la boue qui accueille marques et empreintes

et les roches qui ne s'en affectent pas, à inspecter des troncs où se sont accrochés des poils, à ausculter des chemins où les laissées sont abondantes – ici et pas là. Car c'est ainsi que ceux qu'on appelle les animaux et qui nous sont la plupart du temps invisibles manifestent leur présence. Délibérément parfois, ou encore sans y prendre garde. Pister, en d'autres termes, c'est apprendre à détecter les traces visibles de l'invisible ou, encore, c'est transformer de l'invisible en présences.

Jean-Christophe Bailly nous l'avait rappelé : la manière propre d'habiter leur territoire, leur "chez-soi", pour grand nombre d'animaux, consiste à se dissimuler au regard – "vivre, en effet, c'est pour chaque animal traverser le visible en s'y cachant*[1]". Nombre d'entre nous en ont fait l'expérience, nous pouvons nous promener en forêt des heures durant et ne rien capter de leur présence et même totalement ignorer leur existence. S'imaginer ce monde inhabité, se croire seuls. Oui, si nous ne prêtons pas attention aux signes. Mais pour peu que l'on change la manière d'arpenter les espaces, d'y accorder l'attention qui convient, d'apprendre les règles qui ordonnent les traces, nous voilà, sur la piste des invisibles, à devenir lecteurs de signes. Chaque trace témoigne d'une présence, d'un "quelqu'un a été là" avec qui il s'agit à présent de faire connaissance, sans nécessairement le rencontrer.

Géopolitique : "Pister, c'est l'art d'enquêter sur l'art d'habiter des autres vivants"

Et pourtant une rencontre a lieu. Mais le terme "rencontrer" reçoit ici une signification un peu différente de celle qui nous vient immédiatement à l'esprit, il subit un infléchissement qui lui fait prendre, comme verbe, un sens inchoatif[2], comme le font les formes verbales

* Les notes figurent en fin d'ouvrage, p. 194.

qui indiquent une action qui ne fait que commencer – les grammairiens disent de ces verbes particuliers qu'ils indiquent le *passage du rien à quelque chose*. Ce type de rencontres que décrit Baptiste Morizot se décline donc dans le régime de l'amorce : le pistage a toujours affaire à ce qui constitue le temps d'avant une rencontre, un temps qui, en principe, ne cessera d'être rejoué (puisque le temps d'avant *est* celui-là même de la rencontre), et il ne s'adresse qu'à ce qui se dérobe (le *quelque chose* des grammairiens pourrait tout aussi bien redevenir *rien*).

Ce que la pratique du pistage rend perceptible, également, c'est que suivre, c'est *marcher avec*. Marcher devient un acte de médiation. Ni à côté, ni en même temps : dans les pas d'un autre qui suit son propre chemin et dont les traces sont autant de signes qui cartographient ses désirs – y compris le désir d'échapper à son pisteur s'il en a saisi la présence. "Marcher avec", sans simultanéité et sans réciprocité, relève ainsi des expériences par lesquelles on se laisse instruire par un autre être : se laisser guider, apprendre à sentir et à penser comme un autre (qui, peut-être lui-même, comme le loup se sentant suivi, est en train de tenter de penser comme celui qui suit sa trace, on en découvrira l'histoire), se déprendre de sa propre logique pour en apprendre une autre, se laisser traverser par des désirs qui ne sont pas les nôtres. Et surtout, imaginer et penser à partir des signes laissés par l'animal, là où le conduisent ses intentions et ses habitudes, pour ne pas en lâcher la trace. Surtout, ne pas la lâcher. Ce que nous apprend l'art du pistage, c'est à ne pas perdre ce qu'on ne possède pas.

On peut donc "rencontrer" au sens de commencer à connaître, sans nécessairement être au même moment dans un même lieu – faire connaissance. "Marcher avec" en différé et à distance pour mieux se laisser instruire. Convoquer l'imagination pour rester connecté à une réalité fragile. C'est ce que la philosophe américaine

Donna Haraway a magnifiquement défini comme "l'intimité sans proximité[3]".

Rencontrer un animal par signes interposés revient alors à dresser un inventaire d'habitudes qui dessinent, progressivement, une manière de vivre, une manière d'être, une manière de penser, de désirer, d'être affecté.

La forme d'enquête que propose Baptiste Morizot indique d'abord une mutation profonde dans nos relations aux autres qu'humains. Nous sommes de plus en plus nombreux à vouloir vivre autrement avec les animaux, à rêver de renouer d'anciens rapports, de reprendre langue, comme on dit. Mais comment ? Que devons-nous faire ? Que devrions-nous apprendre ? Comment habiter avec d'autres êtres qui nous sont, pour la plupart, totalement étrangers ? Baptiste Morizot soulignait à cet égard, non sans humour, que, depuis les années 1960, "nous cherchons une vie intelligente dans l'univers, alors qu'elle existe sous des formes prodigieuses sur Terre, parmi nous, sous nos yeux, mais discrète d'être muette[4]". Nous lançons des sondes et même des messages aux quatre coins de l'univers, et nous promenons en forêt aussi bruyants qu'une troupe de babouins en goguette, ce qui ne peut que confirmer cette étrange conviction que nous sommes seuls en ce monde. Il est temps de revenir sur terre[5].

C'est là que cette enquête intervient. Comme enquête géopolitique, elle s'efforce de trouver les moyens de répondre à la question du comment habiter ensemble avec les autres qu'humains, non plus comme un rêve assez abstrait du retour à la nature, mais concrètement, pratiquement. Certes, Baptiste Morizot ne l'oublie pas, le pistage renoue avec les plus anciennes pratiques des chasseurs, pas plus qu'il ne néglige l'éthologie qui s'en est elle-même inspirée et qui nourrit à présent son projet. Ce sont des arts de l'attention. Toutefois, contrairement aux premières, il ne s'agit plus de connaître pour s'approprier et, contrairement à la seconde, il ne s'agit plus seulement

de connaître pour connaître, mais de "connaître pour cohabiter dans des territoires partagés". Ce qu'il s'agit de remettre au travail, avec le pistage, c'est la possibilité de tisser des rapports sociaux avec les autres qu'humains.

"On ne change de métaphysique qu'en changeant de pratiques"

Pister, donc, c'est un art de voir l'invisible pour configurer le cadre d'une authentique géopolitique. On l'a évoqué, rien de surnaturel dans ces invisibles même si chaque découverte relève d'une certaine magie, celle du pistage "qui fait lever les signes". Rien de naturel non plus d'ailleurs : justement, il ne peut y avoir de géopolitique sérieuse qui fasse référence à la Nature. Car le terme "Nature", même quand on l'utilise dans des circonstances aussi anodines que celles qui nous font dire "on va se promener dans la nature" n'a rien d'innocent. Il est, écrit Baptiste Morizot se référant à Philippe Descola, "le marqueur d'une civilisation (peu aimable, ajoutera-t-il) vouée à exploiter massivement des territoires comme de la matière inerte". Et quand bien même déciderions-nous de rompre avec cette dimension de l'héritage pour, par exemple, affirmer notre volonté de protéger la nature, nous n'échapperions pas à ce que ce terme continue de véhiculer, en l'occurrence qu'il y aurait, là, devant nous ou autour de nous, une nature passive, en somme un objet d'action – voire un site de récréation ou de ressourcement spirituel.

Le projet de Morizot nous demande donc de nous défaire d'une métaphysique qui a largement fait ses preuves en matière de dégâts et qu'on ne peut espérer accommoder avec de meilleures intentions. La première chose qui serait à revoir est cette vieille idée que nous serions, nous, les humains, les seuls animaux politiques (nous devrions d'ailleurs nous inquiéter du fait que quand nous nous déclarons animaux, c'est souvent

pour nous prévaloir d'une qualité qui ratifie notre exceptionnalisme). Mais les loups le sont également puisqu'ils connaissent l'usage des règles, des limites de territoires, des façons de s'organiser dans l'espace, des codes de conduite et de préséances. Et ainsi en va-t-il de grand nombre d'animaux sociaux. Morizot reprend, pour l'étendre à d'autres vivants – par exemple, aux vers du lombricomposteur, dont les habitudes peuvent s'associer aux nôtres –, l'idée que ce qu'il nous faut réapprendre, ce sont des rapports véritablement sociaux avec eux. Le pistage, comme pratique géopolitique, devient alors l'art de poser des questions quotidiennes, des questions dont les réponses vont composer des habitudes, préparer les alliances ou anticiper les conflits possibles, pour tenter de leur trouver une solution plus civilisée, plus diplomatique : "Qui *habite* ici ? Et comment vit-il ? Comment fait-il territoire en ce monde ? Sur quels points son action impacte-t-elle ma vie, et inversement ? Quels sont nos points de friction, nos alliances possibles et les règles de cohabitation à inventer pour vivre en concorde ?"

"Un détour possible pour rentrer chez soi"

Je viens, à la suite de Baptiste Morizot, d'évoquer le lombricomposteur et ses vers comme site d'échanges sociaux. Un site qui demande également une connaissance fine des habitudes, de l'attention, des alliances et des compromis. Cet exemple importe, car il nous signale que le devenir "pisteur", le "devenir diplomate" avec les animaux relève en fait d'une transformation des manières de penser, de lire les signes et d'accorder (au sens à la fois de reconnaître et de créer l'accord) des habitudes et des intentionnalités. Pister peut passer par le lointain ou les forêts, mais il ne l'exige pas.

Car le pistage, dit Baptiste Morizot, est avant tout "un art de rentrer chez soi". Ou plutôt, ce qu'il veut

dire, c'est un art pour *se retrouver chez soi*, mais un chez-soi qui n'est pas le même qu'auparavant, de même que le "soi" qui se retrouve enfin chez soi est devenu lui-même différent.

Pister, c'est apprendre à retrouver un monde habitable et plus hospitalier où se sentir "chez soi" ne fait plus de nous des petits propriétaires avares et jaloux (maîtres et possesseurs de la nature comme il paraissait si évident de le penser), mais des cohabitants s'émerveillant de la qualité de la vie en présence d'autres êtres.

Pister, c'est enrichir des habitudes. C'est de l'ordre du devenir, de la métamorphose de soi : "activer en soi les pouvoirs d'un corps différent", comme l'écrit l'anthropologue Eduardo Viveiros de Castro, c'est retrouver en soi la curiosité sautillante du corbeau, la manière d'être vivant du ver – peut-être même, comme lui, se sentir respirer par sa peau –, la patience désirante de l'ours, ou celle repue de la panthère ou encore, bien différente, celle des parents loups d'un louveteau turbulent. Accéder, comme le dit Baptiste Morizot, "aux invites propres à un autre corps".

Mais "tout cela, ajoute-t-il, est bien difficile à formuler, il faut tourner autour".

Dans le très beau livre où il raconte sa longue amitié avec une chienne, Mélodie, l'écrivain d'origine japonaise Akira Mizubayashi évoque les difficultés que charrie sa langue d'adoption pour décrire la relation qui le lie à sa compagne animale. Il écrit : "La langue française, que j'ai embrassée et faite mienne au cours d'un long apprentissage, est issue de l'âge de Descartes. Elle porte en elle, en un sens, la trace de cette coupure fondamentale à partir de laquelle il devient possible de ranger les vivants non humains dans la catégorie des machines à exploiter. Il est triste de constater que la langue d'après Descartes m'obscurcit quelque peu la vue quand je contemple le monde animalier, si foisonnant, si généreux, si bienveillant de Montaigne[6]."

Nous héritons donc d'une langue qui, à certains égards, accentue la tendance à désanimer le monde autour de nous – en témoigne le simple fait, pour ne citer que cet exemple que soulignait Bruno Latour, que nous n'ayons à notre disposition que les catégories grammaticales de passivité et d'activité.

Raconter le pistage, comme le fait Morizot, raconter les effets de ce "retour chez soi" lui a demandé d'apprendre à se défaire de certains mots, à ruser avec la syntaxe pour rendre compte de présences ou, plus précisément, d'effets de présence, pour évoquer des affects qui traversent le corps, la joie, le désir, la surprise, l'incertitude, la patience, la peur parfois, pour toucher avec l'écriture de l'enquête ce qui déborde de cette écriture, comme lui-même a été touché au cours de celle-ci. Il lui a fallu tordre la langue de la philosophie, s'en défamiliariser, forcer poétiquement la grammaire, forger des termes parfois, ou en détourner la signification (ce qu'il nommait ailleurs un *ensauvagement sémantique*[7]), car aucun de ceux dont nous héritons n'arrivait à dire l'événement de la rencontre ou la grâce de son attente. Créer, en d'autres termes, une poétique de l'habiter, une poétique expérimentale et au grand air, des corps pluriels.

Au-delà de tout ce que ce livre nous apprend de ce que peuvent les animaux et de ce que peuvent les humains qui vont à leur rencontre, au-delà des propositions politiques concrètes et si novatrices pour une autre façon d'habiter la terre avec d'autres, Morizot nous propose d'explorer non seulement les confins si proches de notre monde, mais les limites mêmes de notre langue. Pour dire l'événement de la vie.

Où irez-vous demain ? Mais, dès les premiers mots, vous serez déjà en route.

Vinciane Despret

PRÉAMBULE

S'ENFORESTER

"Où allons-nous demain ?"

"Dans la *nature*."

Pour notre groupe d'amis, la réponse a longtemps été évidente, sans risque et sans problème, inquestionnée. Et puis l'anthropologue Philippe Descola est arrivé avec son livre *Par-delà nature et culture*[1], et il nous a appris que l'idée de nature, c'était une croyance étrange des Occidentaux, un fétiche de cette civilisation qui justement a un rapport problématique, conflictuel et destructeur à l'égard du monde vivant qu'ils appellent "nature".

De telle sorte qu'on ne pouvait plus se dire, pour organiser nos sorties : "Demain, on va dans la nature." Nous étions privés de mots, muets, incapables de formuler les choses les plus simples. Le problème banal de formuler ensemble "où va-t-on demain ?" est devenu un bégaiement philosophique : Quelle formule utiliser pour dire une autre manière d'aller dehors ? Comment nommer où nous allons, ces jours où nous partons entre amis, en famille, ou seul, "dans la nature" ?

Le mot de "nature" n'est pas innocent : il est le marqueur d'une civilisation vouée à exploiter massivement les territoires vivants comme de la matière inerte et à sanctuariser des petits espaces voués à la récréation, à la performance sportive ou au ressourcement spirituel – toutes attitudes à l'égard du monde vivant plus pauvres qu'on ne l'aurait voulu. Le naturalisme selon Descola, c'est notre conception du monde : cette cosmologie occidentale qui postule qu'il y a les humains d'un côté qui vivent en société fermée, face à une nature objective constituée de matière de l'autre côté, comme un décor passif pour les activités humaines. Cette cosmologie prend pour une évidence que la nature "ça existe" ; c'est tout ce qui est là-dehors, c'est cet endroit qu'on exploite ou qu'on arpente en randonneur, mais ce n'est pas là où l'on *habite*, ça, c'est sûr, parce qu'elle n'apparaît justement "là-dehors" que par distinction avec le monde humain *dedans*.

Avec Descola, on se rend compte que parler de "nature", utiliser le mot, activer le fétiche, c'est déjà étrangement une forme de violence à l'égard de ces territoires vivants qui fondent notre subsistance, de ces milliers de formes de vie qui habitent avec nous la Terre, et à qui on voudrait faire une place autrement que comme des ressources, des nuisibles, des indifférents, ou de jolis spécimens qu'on scrute aux jumelles. Ce n'est pas anodin que Descola surnomme le naturalisme : la cosmologie la "moins aimable[2]". C'est usant quand même, à terme, pour un individu comme pour une civilisation, de vivre dans la cosmologie la moins aimable.

Dans son livre *Histoire des coureurs de bois*, Gilles Havard écrit que le peuple amérindien des Algonquins entretient spontanément "des rapports sociaux avec la forêt[3]". C'est une idée étrange, qui pourrait nous choquer et pourtant, c'est par là que ce livre veut aller : il s'agit de suivre cette piste. De manière détournée, c'est par des récits de pistage philosophiques, des récits de pratiques qui nous placent dans d'autres dispositions à l'égard du monde vivant, que l'on veut ici avancer vers cette idée. Pourquoi ne pas tenter de bricoler une cosmologie plus aimable, par les *pratiques* : en tissant ensemble pratiques, sensibilité et idées (car les idées seules ne changent pas si aisément la vie) ?

Mais avant de suivre ce cap sur la boussole, il faudrait d'abord trouver un autre mot pour dire "où on va demain", où on va habiter aussi, pour tous ceux qui veulent emménager hors des villes.

Depuis quelques années, entre amis qui partageons des pratiques de la "nature", cette question s'est imposée à nous. Pour formuler nos projets, on ne pouvait plus dire : on va "dans la nature". Il fallait bien retrouver des mots pour rompre avec les habitudes de langage, des mots qui fassent sauter de l'intérieur les coutures de la cosmologie qui est la nôtre. Cette cosmologie qui érige les environnements donateurs en réserves de ressources

ou lieux de ressourcement, et qui met à distance là-dehors ces territoires vivants qui sont en fait sous nos pieds et nous fondent.

La première trouvaille pour dire le projet, pour dire autrement "où on va demain", fut : "dehors". *Demain, on va dehors*. "Manger et dormir en compagnie de la terre", comme dit Walt Whitman[4]. C'était une solution provisoire, mais au moins, l'ancienne habitude était écartée, et l'insatisfaction à l'égard de la nouvelle formule poussait à en chercher d'autres.

Ensuite, la formule qui s'est imposée à notre groupe d'amis, du fait de la bizarrerie de nos pratiques, ce fut : "dans le bush". *Demain, on va dans le bush*. Là où, justement, il n'y a pas de sentiers balisés. Là où, quand il y en a, ils ne forcent pas notre déplacement. Car nous allons pister (nous sommes des pisteurs du dimanche). En conséquence, on arpente les sous-bois en passant de sentes de sangliers en coulées de chevreuils : les sentiers humains ne nous intéressent pas, sauf lorsqu'ils attirent le désir géopolitique des carnivores de marquer leur territoire (renards, loups, lynx ou martres…). Ils affectionnent les sentiers humains, empruntés par beaucoup d'animaux, car leurs marquages, ces blasons et drapeaux, y sont plus visibles.

Pister, ici, c'est décrypter et interpréter traces et empreintes, pour reconstituer des perspectives animales : enquêter sur ce monde d'indices qui révèlent les habitudes de la faune, sa manière d'habiter parmi nous, entrelacée aux autres. Notre œil accoutumé aux perspectives imprenables, aux horizons dégagés, ne s'habitue au départ qu'avec difficulté à ce glissement de terrain du paysage : de devant nous, il est passé sous nos pieds. Le sol est le nouveau panorama riche en signes, le lieu qui appelle désormais notre attention. Pister, dans ce sens nouveau, c'est aussi enquêter sur l'art d'habiter des autres vivants, la société des végétaux, la microfaune

cosmopolite qui fait la vie des sols, et sur leurs relations entre eux et avec nous : leurs conflits et alliances avec les usages humains des territoires. Centrer l'attention, non sur les êtres, mais sur les relations.

Aller dans le bush, ce n'est pas aller dans la nature : c'est prendre pour but dans le paysage, non le sommet pour la performance, non le panorama pictural pour les yeux, mais la crête qui appelle le passage du loup, la rivière où on trouvera certainement celui du cerf, la sapinière où on trouvera les griffades du lynx sur un tronc, le champ de myrtilles où on trouvera l'ours, la corniche rocheuse où les laissées blanches de l'aigle trahissent la présence de son nid…

Avant même de sortir, on cherche à repérer sur les cartes et sur Internet la piste forestière par laquelle le lynx peut rejoindre ces deux massifs qu'il affectionne, la falaise où les faucons pèlerins peuvent nicher, la route de montagne qui est partagée par les humains et par les loups à différents moments du jour ou de la nuit.

On ne cherche plus les balades, ou les signes des chemins de randonnée qu'on finit par croiser par hasard, étonnés que cela existe, sans plus trop comprendre leur signalétique. On en devient lent, on ne dévore plus les kilomètres, on tourne en rond pour trouver les traces, on met parfois une heure pour faire deux cents mètres, comme sur les traces de cet élan en Ontario qui tournait en rond dans une rivière : une heure de pistage, à perdre puis retrouver sa trace, à spéculer pour projeter où seraient ses prochaines empreintes, pour se retrouver précisément au point de départ, à côté de la sapinière dans laquelle il faisait probablement sa sieste de nyctalope, si l'on en juge par les laissées très fraîches. Nous allons "dans le bush", et c'est déjà une autre manière de dire et de faire.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de trouver un nouveau mot qui s'imposerait à tous pour remplacer "nature" : il s'agissait juste pour nous de bricoler des alternatives,